

# Hetero

Denis Lachaud

Mise en scène Thomas Condemine



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

TPN-theatre

[tpn.theatre@gmail.com](mailto:tpn.theatre@gmail.com)

# SOMMAIRE

## ENTRETIEN

- Page 3 *Thomas Condemine, autour de la mise en scène d'HETERO*. Propos recueillis par Pierre Notte, Théâtre du Rond point 2014.

## TEXTES

- Page 5 *La Pensée Straight*, Monique Wittig. Editions Amsterdam, 2007.  
Page 6 *La Révolution d'un Point de Vue*, Louise Turcotte. Editions Amsterdam, 2007.  
Page 8 *Le travail historique de déshistoricisation* in *La Domination Masculine*, Pierre Bourdieu. Editions du Seuil, 1998 (page 7)  
Page 11 *La domination et les arts de la résistance, Fragments du discours subalterne*, James C. Scott. Editions Amsterdam, 2008. (page 10)  
Page 12 *Maquillage Blanc dans Hetero // Le Funambule*, Jean Genet. Editions Gallimard 2010. (page  
Page 13 *Puissance et désinvolture, in Mythologie*, Roland Barthes. Editions du Seuil, 1957.

## MUSIQUE

- Page 14 *Paroles du « Chœur des soldats »*, dans l'Opéra *Faust* de Gounod.  
Thème musical utilisé pour les pères 1 et 2 dans *Hetero*, version uniquement instrumentale.

## ARTICLES DE PRESSE

- Page 15 *Théorie du genre : réponse au ministre Vincent Peillon* / Libération, 10 juin 2013.  
Page 17 *Sports, nationalisme et masculinité : des valeurs écologistes ?* / Courrier international, 26 mai 2012

## LE CERF

- Page 19

## PEINTURE / SCULPTURE

- Page 20

## B.D.

- Page 21

## SCENOGRAPHIE

- Page 22

## VISAGES

- Page 23

## FILMS & VIDEOS

- Page 24

## ENTRETIEN

*Thomas Condemine, autour de la mise en scène d'HETERO.*

Propos recueillis par Pierre Notte, Théâtre du Rond-Point, 2014.

### **Y-a-t-il un piège dans le titre de « Hetero » ? (Hetero, sans accent, n'est pas une pièce sur la sexualité, mais sur l'emprisonnement de la sexualité et des genres ?)**

Je crois que ce titre est pour l'auteur une façon de nous mettre en position d'acteur de la représentation malgré nous. Parce que sans le savoir, en le lisant, on est déjà au cœur des enjeux de la pièce... Vous l'avez dit, *Hetero*, s'écrit sans accent, on a donc à faire à la racine grecque : *l'Autre*. Si on l'entend dans ce sens, le titre induit la question du rapport à *l'Autre* de façon générale, une thématique sociale. Mais avouons-le, vous et moi, comme la plupart des gens, nous avons d'abord entendu le titre dans son sens courant, à savoir *Hétéro* avec accent, pour dire *hétérosexuel*. Un titre qui renvoie à une thématique profondément intime. Nous nous sommes faits piéger : la dimension intime du titre s'est imposée à nous, elle a fait écran à sa dimension sociale. C'est souvent le problème avec les questions sur la sexualité et les genres, elles nous sont si intimes qu'il est très difficile de les analyser par le seul retour sur soi-même. Comment un homme ou une femme peuvent-ils penser la masculinité ou la féminité alors que ces notions semblent être consubstantielles à ce qu'ils sont ? Si compréhensibles soient nos difficultés à penser ces questions, il n'en est pas moins vrai qu'elle mérite d'être posées et débattues.

### **Le sujet de la pièce, qu'est-ce que c'est ? Les hommes ? Un monde sans femme ? Le patriarcat ?**

Le sujet de la pièce, c'est la norme, ou pour mieux dire la façon dont l'individu se construit par rapport à une norme qui lui préexiste. La norme qui est questionnée dans la pièce c'est celle du schéma familial traditionnel. Transposer ce schéma dans un monde peuplé uniquement d'hommes, c'est une façon de mettre les hommes dans la situation que vivent certaines femmes, et de regarder ce que ça nous raconte. Une sorte d'expérience aussi drôle qu'effrayante. Même s'il n'y a que des hommes sur scène, la pièce parle donc autant des hommes que des femmes.

### **Est-ce une pièce d'actualité ?**

Vous faites allusion aux événements sur le mariage pour tous ? Ce n'est pas à proprement parler le sujet de la pièce... Elle a été écrite en 2000, publiée en 2003 et je l'ai montée en 2012. Maintenant, il serait faux de dire que la pièce n'alimente pas le débat. D'ailleurs, il est possible qu'elle pose autant de questions aux défenseurs du mariage pour tous qu'à ses détracteurs. Non, le sujet d'actualité qui se rapproche le plus du thème de la pièce, c'est le débat de 2011 qui refait surface à l'instant autour de l'enseignement de ce que certains appellent, à tort, la « théorie du genre ». Ce qu'on enseigne en réalité à l'école c'est tout simplement qu'un homme et femme sont égaux, que s'il y a une différence de genre, elle est d'ordre social plutôt que d'ordre naturel. Mais ces gens pensent que défendre une telle idée revient à dire que les différences biologiques n'existent pas, ou que tous les individus sont les mêmes. C'est absurde, il existe des études très intéressantes qui montrent que penser la distinction homme / femme comme une distinction d'ordre social et non d'ordre naturel est un bon moyen pour envisager cette distinction, le sens qu'on peut lui donner, les enjeux

politiques et sociaux qui s'y attachent. C'est une arme pour lutter contre les stéréotypes et discriminations. Ceux qui parlent de « théorie du genre » renvoient de sérieuses études à la fragilité d'une doctrine pour tenter de les discréditer. Dans *Hetero*, les différents courants de pensée qui s'affrontent autour de cette question sont en présence.

### **Qui sont ces monstres ? Des clowns ? Des symboles ? Des idées ? Comment faire théâtre de ça ?**

Dans le générique au début de la pièce, les personnages sont nommés par leur fonction sociale, Père 1 ; Père 2 ; Fils ; Promis et Negos. Et c'est vrai, bien souvent, les tirades sont jalonnées de messages, d'idées. Mais je n'ai pas demandé aux acteurs de jouer des archétypes, des idées ou des symboles, au contraire. L'idée c'était plutôt de montrer des êtres humains complexes, qui, pour cacher leurs fragilités, se cachent derrière le masque de leur fonction sociale ou arborent tel ou tel symbole ou idée. Pour les acteurs, parvenir à montrer cette humanité derrière le masque social, ça a à voir avec un travail de clown, oui. Ça me fait penser à ce qu'écrit Jean Genet dans *Le Funambule*. Ce ne sont pas les mots exacts, mais c'est le sens : un jour, on se réfugie derrière un sourire en coin pour cacher à l'autre une blessure, puis on prend l'habitude d'utiliser ce sourire à chaque fois qu'on se sent blessé, jusqu'au jour où ce sourire fait totalement partie de nous... Si monstrueux soit-il, le masque naît toujours d'une blessure.

### **Travaillez-vous avec Denis Lachaud ? Est-il venu voir la création de « Hetero » ?**

J'ai rencontré Denis Lachaud tout de suite après avoir lu la pièce, et plusieurs fois avant les répétitions. Ensuite, il a passé deux jours avec nous au milieu du travail et nous a fait le plaisir d'assister à la première. Au cours de la période préparatoire, le rapport s'est tissé d'une façon très évidente. Nous avons échangé sur les pensées théoriques qui sous-tendent son travail d'écriture, mais aussi sur la distribution de la pièce, et la scénographie. Je pense qu'au delà du fait que nous partageons des convictions, ce qui a facilité notre travail ensemble, c'est que, même s'il est l'auteur de la pièce et moi son metteur en scène, nous sommes aussi tous les deux acteurs. Il y a des choses qu'on n'a pas besoin de se dire, c'est très reposant.

### **Mettez-vous en scène une situation ? Un théâtre bourgeois qui fait état du système bourgeois, à la Ibsen ou Strindberg, ou un cauchemar ?**

Je mets en scène une situation : le cauchemar du théâtre bourgeois...Je plaisante mais ce n'est pas si loin de la vérité. Du point de vue de la mise en scène, *Hetero* pourrait être comparé à un match qui oppose les défenseurs du schéma familial traditionnel et ceux qui le refusent. Là où la pièce est absolument géniale, c'est qu'en fonction de l'équipe qui mène la rencontre, l'écriture opère des glissements de style : quand ce sont les défenseurs de la tradition qui mènent, on est dans un théâtre bourgeois, et quand ils perdent du terrain, le théâtre bourgeois se déconstruit et fait apparaître un théâtre plus fantastique. Il arrive aussi qu'un joueur marque un but contre son camp ou change d'équipe en cours de route... dans ces cas là, les théâtralités se mélangent, et là, on bascule dans un théâtre absurde. Tous ces aller-retours, ces décalages, font d'*Hetero* une pièce très drôle. Voilà, ça c'était le point de vue de la mise en scène. Mais les personnages objecteraient à ce que je viens de dire que ce n'est pas un match qu'ils jouent, eux, mais bien leur vie ; que ce n'est pas un théâtre ou un autre qu'ils construisent sous nos yeux mais le monde.

## TEXTES

*La Pensée Straight*, Monique Wittig (2007). Editions Amsterdam, 2007.

(...)

Si les discours des systèmes théoriques et des sciences humaines exercent un pouvoir sur nous, c'est parce qu'ils travaillent avec des concepts qui nous touchent de près. Malgré l'avènement historique des mouvements de libération des féministes, des lesbiennes et des hommes homosexuels dont les interventions ont déjà bouleversé les catégories philosophiques et politiques de ces discours dans leur ensemble, ces catégories ainsi brutalement remise en question ne continuent pas moins d'être utilisées sans examen par la science contemporaine. Les catégories dont il est question fonctionnent comme des concepts primitifs dans un conglomérat de toutes sortes de disciplines, théories, courants, idées que j'appellerai « la pensée *straight* » (en référence à « la pensée sauvage » de Lévi-Strauss). Il s'agit de « femme », « homme », « différence », et de toute les séries de concepts qui se trouvent affectés par ce marquage, y compris des concepts tels que « histoire », « culture », et « réel ». Et bien qu'on ait admis ces dernières années qu'il n'y a pas de nature qui résiste à l'examen, il reste au sein de cette culture un noyau de nature qui résiste à l'examen, une relation qui revêt un caractère d'inéluctabilité dans la culture comme dans la nature, c'est la relation hétérosexuel ou relation obligatoire entre « l'homme » et « la femme ». Ayant posé comme un principe évident, comme une donnée antérieure à toute science, l'inéluctabilité de cette relation, la pensée *straight* se livre à une interprétation totalisante à la fois de l'histoire, de la réalité sociale, de la culture et des sociétés, du langage et de tous les phénomènes subjectifs. Je ne peux que souligner ici le caractère oppressif que revêt la pensée *straight* dans sa tendance à immédiatement universaliser sa production de concepts, à former des lois générales qui valent pour toutes les sociétés, toutes les époques, tous les individus. C'est ainsi qu'on parle de *l'échange des femmes*, *la différence des sexes*, *l'ordre symbolique*, *l'inconscient*, *le désir*, *la jouissance*, *la culture*, *l'histoire*, catégories qui n'ont de sens actuellement que dans l'hétérosexualité ou pensée de la différence des sexes comme dogme philosophique et politique.

Cette tendance à l'universalité a pour conséquence que la pensée *straight* ne peut concevoir une culture, une société où l'hétérosexualité n'ordonnerait pas non seulement toutes les relations humaines mais aussi sa production de concepts en même temps que tous les processus qui échappent à la conscience. Ces processus inconscients deviennent d'ailleurs historiquement de plus en plus impératifs dans ce qu'ils nous apprennent sur nous-mêmes par l'intermédiaire des spécialistes. Et la rhétorique qui les interprète, s'enveloppant de mythes, recourant aux énigmes, procédant par accumulation de métaphores, et dont je ne sous-estime pas la séduction, a pour fonction de poétiser le caractère obligatoire du tu seras hétérosexuel(le) ou tu ne seras pas.

Oui, la société hétérosexuelle est fondée sur la nécessité de l'autre-différent à tous les niveaux. Elle ne peut pas fonctionner sans ce concept ni économiquement ni symboliquement ni linguistiquement ni politiquement. Or, qu'est-ce que l'autre-différent sinon le dominé ? Car la société hétérosexuelle n'est pas la société qui opprime seulement les lesbiennes et les hommes homosexuels, elle opprime toutes les femmes et de nombreuses catégories d'hommes, tous ceux qui sont dans la situation de dominés. Car constituer une différence et la contrôler est un acte de pouvoir puisque c'est un acte essentiellement normatif. Chacun s'essaie à présenter autrui comme différent. Mais tout le monde n'y parvient pas. Il faut être socialement dominant pour y réussir.

(...)

*La révolution d'un point de vue*, Louise Turcotte (membre du collectif fondateur d'*Amazonnes d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*.)

(...)

« La transformation des rapports économiques ne suffit pas. Il nous faut opérer une transformation politique des concepts-clés, c'est-à-dire des concepts qui sont stratégiques pour nous » (« La Pensée straight »).

En passant outre le régime politique de l'hétérosexualité, le féminisme repose actuellement sur un emménagement dudit système plutôt que sur une volonté de l'abolir. Il en va de même me semble-t-il, pour la notion de « *gender* » qui a connu ces dernières années une inflation galopante et dont l'utilisation camoufle plus souvent qu'autrement la réalité de l'oppression des femmes. De fait ce « *gender* », tout en voulant rendre compte des rapports sociaux entre les hommes et les femmes, occulte ou amoindrit la notion de « classe de sexes », éliminant ainsi la dimension politique qui régit ces rapports.

C'est ce courant de « *gender* » (on l'oublie d'ailleurs trop facilement) qui a donné lieu dans les années 90 à un autre courant, celui du « *transgender* » ou plus souvent nommé la « *théorie queer* ». Certes, on navigue ici entre des identités sexuelles qui refusent la concordance genre/sexe, soit en prônant la transgression symbolique (les transgenres), soit en prônant la transgression biologique (les transsexuelles). Or, il me semble là aussi que ces déplacements identitaires ne font que consolider les catégories genre/sexe. On utilise en l'occurrence les mêmes paradigmes sans aller au-delà du système binaire qui les caractérise, mais suffit-il de les intervertir pour les annuler ?

Car il y a une réflexion cruciale que l'on ne peut éviter dans les essais de Wittig : « un texte écrit par un écrivain minoritaire n'est efficace que s'il réussit à rendre universel le point de vue minoritaire. » C'est ce qui explique la grande efficacité des textes de Wittig. En revendiquant le point de vue lesbien comme universel, elle bouscule toutes les conceptions auxquelles nous étions habitués. Car jusqu'ici les écrivains minoritaires devaient ajouter « l'universel » à leur point de vue s'il voulaient atteindre l'intangible universalité du dominant. C'est pourquoi la culture gaie a quand même une certaine audience. Non seulement parce que les gais, malgré leur transgression, font partie de la classe dominante mais surtout parce qu'ils se sont toujours définis en tant que minoritaires. La pensée lesbienne de Wittig, elle, ne vise pas la transgression mais bien l'abolition et du genre et du sexe sur lesquels s'appuie la notion même d'universalité. « les sexes (le genre), la Différence entre les sexes, l'homme, la femme, la race, le Noir, le Blanc, la nature sont au cœur de cet ensemble de paramètres. Et ils ont formés nos concepts, nos lois, nos institutions, notre histoire, nos cultures. » Examiner les paramètres sur lesquels se fonde la pensée universelle demande une réévaluation de tous les fondamentaux d'analyse, y compris la dialectique. Non pas pour l'évacuer, mais pour qu'elle devienne plus opérante.

Le travail de Wittig est ainsi la démonstration parfaite d'une connexion entre le théorique et le politique. On perçoit trop souvent ces deux données fondamentales dans des sphères séparées ; d'un côté il y a l'exercice de la pensée, de l'autre côté la pratique politique, les deux fonctionnant parallèlement, alors qu'il devraient de fait s'entrecroiser. Or, ce croisement entre théorie et politique est une condition incontournable à toute lutte militante, et c'est précisément ce qui rend la pensée de Wittig si dérangement.

Nous sommes maintenant dans le XXIème siècle. Depuis de longue années, les gai(e)s luttent pour la reconnaissance de leurs droits civils, notamment l'acceptation juridique de leur statut conjugal. Peut-on voir dans ces réformes un nouveau contrat social ? J'en doute fort. Cela reviendrait à dire que le régime politique de l'hétérosexualité représente le seul et unique mode de fonctionnement qui puisse assurer une cohésion sociale, pour peu qu'il soit assez inclusif. Tout se passe comme si l'idée des rapports sociaux de sexe était devenue obsolète, parce qu'on participe de plain-pied à un régime politique qui opprime les femmes, on cautionne la pensée *straight*. On ne change pas le monde, on se l'aménage, et rien ne s'éloigne autant de ces idées révolutionnaires qui font de Wittig un des grands penseurs de notre temps.

*Le travail historique de déshistoricisation* in *La Domination Masculine*, Pierre Bourdieu. Editions du Seuil, 1998

En fait, il est clair que l'éternel, dans l'histoire, ne peut être autre chose que le produit d'un travail historique d'éternisation. Ce qui signifie que, pour échapper complètement à l'essentialisme, il ne s'agit pas de nier les permanences et les invariants, qui font incontestablement partie de la réalité historique ; il faut *reconstruire l'histoire du travail historique de déshistoricisation* ou, si l'on préfère, l'histoire de la (re)création continuée des structures objectives et subjectives de la domination masculine qui s'est accomplie en permanence, depuis qu'il y a des hommes et des femmes, et à travers laquelle l'ordre masculin s'est trouvé continûment reproduit d'âge en âge. Autrement dit, une « histoire des femmes » qui fait apparaître, fût-ce malgré elle, une grande part de constance, de permanence, doit, si elle veut être conséquente, faire une place, et sans doute la première, à *l'histoire des agents et des institutions qui concourent en permanence à assurer ces permanences*, Église, État, École, etc., et qui peuvent être différents, aux différentes époques, dans leur poids relatif et leurs fonctions. Elle ne peut se contenter d'enregistrer par exemple l'exclusion des femmes hors de telle ou telle profession, de telle ou telle filière, de telle ou telle discipline ; elle doit aussi prendre acte et rendre compte de la reproduction et des hiérarchies (professionnelles, disciplinaires, etc.) et des dispositions hiérarchiques qu'elles favorisent et qui portent les femmes à contribuer à leur exclusion des lieux d'où elles sont en tout cas exclues.

La recherche historique ne peut pas se limiter à décrire les transformations au cours du temps de la condition des femmes, ni même la relation entre les genres aux différentes époques, et elle doit s'attacher à établir, pour chaque période, l'état du système des agents et des institutions, famille, Église, État, École, etc., qui, avec des poids et des moyens différents en différents moments, ont contribué à *arracher plus ou moins complètement à l'histoire* les rapports de domination masculine. Le véritable objet d'une histoire des rapports entre les sexes, c'est donc l'histoire des combinaisons successives (différentes au Moyen Age et au xv<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle, sous Pétain au début des années quarante, et sous de Gaulle après 1945) de mécanismes structuraux (comme ceux qui assurent la reproduction de la division sexuelle du travail) et de stratégies qui, à travers des institutions et des agents singuliers, ont perpétué, au cours d'une très longue histoire, et parfois au prix de changements réels ou apparents, la structure des rapports de domination entre les sexes : la subordination de la femme pouvant s'exprimer dans sa mise au travail, comme dans la plupart des sociétés préindustrielles, ou, à l'inverse, dans son exclusion du travail, comme ce fut le cas après la révolution industrielle, avec la séparation du travail et de la maison, le déclin du poids économique des femmes de la bourgeoisie, désormais vouées par la pruderie victorienne au culte de la chasteté et des arts domestiques, aquarelle et piano, et aussi, au moins dans les pays de tradition catholique, à la pratique religieuse, de plus en plus exclusivement féminine.

Bref, en portant au jour les invariants transhistoriques de la relation entre les « genres », l'histoire s'oblige à prendre pour objet le travail historique de déshistoricisation qui les a continûment produits et reproduits, c'est-à-dire le travail constant de *différenciation* auquel les hommes et les femmes ne cessent d'être soumis et qui les porte à se distinguer en se masculinisant ou en se féminisant. Elle devrait en particulier s'attacher à décrire et à analyser la (re)construction sociale toujours recommencée des principes de vision et de division générateurs des « genres » et, plus largement, des différentes catégories de pratiques sexuelles (hétérosexuelles et homosexuelles notamment), l'hétérosexualité elle-même étant construite socialement et socialement constituée en étalon universel de toute pratique sexuelle « normale », c'est-à-dire arrachée à l'ignominie du « contre nature ». Une compréhension véritable des changements survenus et dans la condition des femmes et dans les relations entre les sexes ne pouvant être attendue, paradoxalement, que d'une analyse des transformations des

mécanismes et des institutions chargés d'assurer la perpétuation de l'ordre des genres.

Le travail de reproduction était assuré, jusqu'à une époque récente, par trois instances principales, la famille, l'Église et l'École, qui, objectivement orchestrées, avaient en commun d'agir sur les structures inconscientes. C'est sans doute à la famille que revient le rôle principal dans la reproduction de la domination et de la vision masculines ; c'est dans la famille que s'impose l'expérience précoce de la division sexuelle du travail et de la représentation légitime de cette division, garantie par le droit et inscrite dans le langage. Quant à l'Église, habitée par l'antiféminisme profond d'un clergé prompt à condamner tous les manquements féminins à la décence, notamment en matière de vêtement, et reproducteur attitré d'une vision pessimiste des femmes et de la féminité, elle inculque (ou inculquait) explicitement une morale familialiste, entièrement dominée par les valeurs patriarcales, avec notamment le dogme de l'infériorité foncière des femmes. Elle agit en outre, de manière plus indirecte, sur les structures historiques de l'inconscient, à travers notamment la symbolique des textes sacrés, de la liturgie et même de l'espace et du temps religieux (marqué par la correspondance entre la structure de l'année liturgique et celle de l'année agraire). A certaines époques, elle a pu s'appuyer sur un système d'oppositions éthiques correspondant à un modèle cosmologique pour justifier la hiérarchie au sein de la famille, monarchie de droit divin fondée sur l'autorité du père, et pour imposer une vision du monde social et de la place qui y revient à la femme par une véritable « propagande iconographique ».

L'École enfin, lors même qu'elle est affranchie de l'emprise de l'Église, continue de transmettre les présupposés de la représentation patriarcale (fondée sur l'homologie entre la relation homme/ femme et la relation adulte/enfant) et surtout, peut-être, ceux qui sont inscrits dans ses propres structures hiérarchiques, toutes sexuellement connotées, entre les différentes écoles ou les différentes facultés, entre les disciplines (« molles » ou « dures » - ou, plus près de l'intuition mythique originaire, « desséchantes »), entre les spécialités, c'est-à-dire entre des manières d'être et des manières de voir, de *se* voir, de se représenter ses aptitudes et ses inclinations, bref, tout ce qui contribue à faire non seulement les destins sociaux mais aussi l'intimité des images de soi. En fait, c'est toute la culture savante, véhiculée par l'institution scolaire, qui, dans ses variantes tant littéraire ou philosophique que médicale ou juridique, n'a pas cessé de charrier, jusqu'à une époque récente, des modes de pensée et des modèles archaïques (avec par exemple le poids de la tradition aristotélicienne qui fait de l'homme le principe actif et de la femme l'élément passif) et un discours officiel sur le deuxième sexe auquel collaborent théologiens, légistes, médecins et moralistes, et qui vise à restreindre l'autonomie de l'épouse, en matière de travail notamment, au nom de sa nature « puérile » et imbécile, chaque époque puisant dans les « trésors » de l'époque précédente (par exemple, au xvi<sup>e</sup> siècle, les fabliaux en langue vulgaire ou les dissertations théologiques en latin). Mais elle est en même temps, on le verra, un des principes les plus décisifs du changement dans les relations entre les sexes du fait des contradictions dont elle est le lieu et de celles qu'elle introduit.

Il faudrait, pour achever le recensement des facteurs institutionnels de la reproduction de la division des genres, prendre en compte le rôle de *l'État* qui est venu ratifier et redoubler les prescriptions et les proscriptions du patriarcat privé par celles d'un *patriarcat public*, inscrit dans toutes les institutions chargées de gérer et de régler l'existence quotidienne de l'unité domestique. Sans atteindre la limite des États paternalistes et autoritaires (comme la France de Pétain ou l'Espagne de Franco), réalisations achevées de la vision ultra-conservatrice qui fait de la famille patriarcale le principe et le modèle de l'ordre social comme *ordre moral*, fondé sur la prééminence absolue des hommes par rapport aux femmes, des adultes par rapport aux enfants, et sur l'identification de la moralité à la force, au courage et à la maîtrise du corps, siège des tentations et des désirs, les États modernes ont inscrit dans le droit de la famille, et

tout spécialement dans les règles définissant l'état civil des citoyens, tous les principes fondamentaux de la vision androcentrique. Et l'ambiguïté essentielle de l'État tient pour une part déterminante au fait qu'il reproduit dans sa structure même, avec l'opposition entre les ministères financiers et les ministères dépensiers, entre sa main droite, paternaliste, familialiste et protectrice, et sa main gauche, tournée vers le social, la division archétypale entre le masculin et le féminin, les femmes ayant partie liée avec l'État social, en tant que responsables et en tant que destinataires privilégiées de ses soins et de ses services.

Cette évocation de l'ensemble des instances qui contribuent à la reproduction de la hiérarchie des genres devrait permettre de dessiner le programme d'une analyse historique des constances et des transformations de ces instances, seule capable de fournir les instruments indispensables pour comprendre aussi bien les permanences, souvent surprenantes, qui peuvent être constatées dans la condition des femmes (et cela sans se contenter d'invoquer la résistance et le mauvais vouloir masculins ou la responsabilité des femmes elles-mêmes) que les changements visibles qu'elle a connus dans la période récente.

*La domination et les arts de la résistance, Fragments du discours subalterne*, James C. Scott. Editions Amsterdam, 2008.

Si l'expression « dire la vérité au pouvoir » sonne toujours de manière quelque peu utopique, y compris dans les démocraties modernes, c'est qu'elle est bien rarement pratiquée. Que le faible recoure à la dissimulation face au pouvoir n'a d'ailleurs rien de bien surprenant : la pratique est universelle. Tellement universelle, en fait, qu'on la retrouve dans des situations où le *pouvoir* en question est exercé bien en deçà de l'acception usuelle du mot, de sorte qu'on le reconnaît à peine. Ainsi, la plupart des rapports sociaux « normaux » exigent de nous un échange de politesses et de sourires avec les autres — sans pour autant que l'estime que nous concevons à leur égard soit à la hauteur de ces marques de courtoisie. On pourrait dire que le pouvoir des normes sociales telles que l'étiquette et la bienséance nous force en quelque sorte à sacrifier un certain degré de franchise afin d'entretenir des relations sereines avec autrui. Cette forme de prudence peut également avoir une dimension stratégique : il se pourrait bien que la personne à laquelle nous communiquons cette image faussée soit en position de nous nuire, ou au contraire de nous aider. George Eliot avait ainsi probablement raison lorsqu'elle écrivait que « sans un petit peu de théâtre, il n'y a point d'action possible ».

Ce petit théâtre de la civilité nous intéressera cependant moins, dans ce qui suit, que le jeu — également entendu au sens théâtral — auquel la vaste majorité des gens doit se soumettre depuis la nuit des temps. Je pense ici à la *performance publique* [*public performance*] imposée à tous ceux qui sont pris dans des formes élaborées et systématiques de domination sociale : le travailleur face au patron, le serf face au seigneur, l'esclave face au maître, l'intouchable face au brahmane, ou le membre d'une race asservie face à celui d'une race dominante. À de rares, mais néanmoins non négligeables, exceptions près, la prudence, la crainte, ou le désir d'obtenir certaines faveurs vont modeler la performance publique du subordonné, afin de satisfaire les attentes du dominant. J'utiliserai le terme *texte public* [*public trans-crypt*] pour décrire cette interaction entre les subordonnés et ceux qui les dominent<sup>1</sup>. Le texte public peut aisément induire l'observateur en erreur, et, à tout le moins, il n'épuise que très rarement la richesse sémantique de la relation de pouvoir — il est d'ailleurs souvent dans l'intérêt des deux partis de mettre tacitement en œuvre une performance fallacieuse.

<sup>1</sup> Le terme *public* renvoie ici à une action ouvertement perceptible par l'autre parti dans la relation de pouvoir. *Texte* est employé dans un sens proche de celui de *procès verbal*, et désigne la totalité de ce qui a été dit au cours de l'interaction. En tant que bilan complet de telle interaction, le *texte* inclut également des formes de communication non verbales, notamment les gestes ou les expressions corporelles.

*Maquillage Blanc dans Hetero // Le Funambule*, Jean Genet. Editions Gallimard 2010.

La Mort — la Mort dont je te parle — n'est pas celle qui suivra ta chute, mais celle qui précède ton apparition sur le fil. C'est avant de l'escalader que tu meurs. Celui qui dansera sera mort — décidé à toutes les beautés, capables de toutes. Quand tu apparaîtras une pâleur — non, je ne parle pas de la peur, mais de son contraire, d'une audace invincible — une pâleur va te recouvrir. Malgré ton fard et tes paillettes tu seras blême, ton âme livide. C'est alors que ta précision sera parfaite. Plus rien ne te rattachant au sol tu pourras danser sans tomber. Mais veille que de mourir avant que d'apparaître, et qu'un mort danse sur le fil.

*Et ta blessure, où est-elle ?*

*Je me demande où réside, où se cache la blessure secrète où tout homme court se réfugier si l'on attende à son orgueil, quand on le blesse ? Cette blessure — qui devient ainsi le for intérieur — c'est elle qui va gonfler, emplir. Tout homme sait la rejoindre, au point de devenir cette blessure elle-même, une sorte de cœur secret et douloureux.*

*Si nous regardons, d'un œil vite et avide, l'homme ou la femme qui passent — le chien aussi, l'oiseau, une casserole — cette vitesse même de notre regard nous révélera, d'une façon nette, quelle est cette blessure où il vient se replier lorsqu'il y a danger. Que dis-je ? ils y sont déjà, gagnant par elle — dont ils ont pris la forme — et pour elle, la solitude : les voici tout étier dans l'avachissement des épaules dont ils font qu'il est eux-mêmes, toute leur vie afflue dans un pli méchant de la bouche et contre lequel ils ne peuvent rien et ne veulent rien pouvoir puisque c'est par lui qu'ils connaissent cette solitude absolue, incommunicable — ce château de l'âme — afin d'être cette solitude elle-même. Pour le funambule dont je parle, elle est visible dans son regard triste qui doit renvoyer aux images d'une enfance misérable, inoubliable, où il se savait abandonné.*

*C'est dans cette blessure — inguérissable puisqu'elle est lui-même — et dans cette solitude qu'il doit se précipiter, c'est là qu'il pourra découvrir la force, l'audace et l'adresse nécessaire à son art.*

Je te demande un peu d'attention. Vois : afin de mieux te livrer à la Mort, faire qu'elle t'habite avec la plus rigoureuse exactitude, il faudra te garder en parfaite santé. Le moindre malaise te restituerait à notre vie. Il serait cassé, ce bloc d'absence que tu vas devenir. Une sorte d'humidité avec ses moisissures te gagnerait. Surveille ta santé.

*Puissance et désinvolture*, in *Mythologie*, Roland Barthes. Editions du Seuil, 1957.

Dans les films de Série noire, on est arrivé maintenant à un bon gestuaire de la désinvolture ; pépées à la bouche molle lançant leurs ronds de fumée sous l'assaut des hommes ; claquements de doigts olympiens pour donner le signal net et parcimonieux d'une rafale ; tricot paisible de l'épouse du chef de bande, au milieu des situations les plus brûlantes. Le Grisbi avait déjà institutionnalisé ce gestuaire du détachement en lui donnant la caution d'une quotidienneté bien française.

Le monde des gangsters est avant tout un monde du sang-froid. Des faits que la philosophie commune juge encore considérables, comme la mort d'un homme, sont réduits à une épure, présentés sous le volume d'un atome de geste : un petit grain dans le déplacement paisible des lignes, deux doigts claqués, et à l'autre bout du champ perceptif, un homme tombe dans la même convention de mouvement. Cet univers de la litote, qui est toujours construit comme une dérision glacée du mélodrame, est aussi, on le sait, le dernier univers de la féerie. L'exiguïté du geste décisif a toute une tradition mythologique, depuis le numen des dieux antiques, faisant d'un mouvement de tête basculer la destinée des hommes, jusqu'au coup de baguette de la fée ou du prestidigitateur. L'arme à feu avait sans doute distancé la mort, mais d'une façon si visiblement rationnelle qu'il a fallu raffiner sur le geste pour manifester de nouveau la présence du destin ; voilà ce qu'est précisément la désinvolture de nos gangsters : le résidu d'un mouvement tragique qui parvient à confondre le geste et l'acte sous le plus mince des volumes.

J'insisterai de nouveau sur la précision sémantique de ce monde, sur la structure intellectuelle (et non pas seulement émotive) du spectacle. L'extraction brusque du colt hors de la veste dans une parabole impeccable ne signifie nullement la mort, car l'usage indique depuis longtemps qu'il s'agit d'une simple menace, dont l'effet peut être miraculeusement retourné : l'émergence du revolver n'a pas ici une valeur tragique, mais seulement cognitive ; elle signifie l'apparition d'une nouvelle péripétie, le geste est argumentatif, non proprement terrifiant ; il correspond à telle inflexion du raisonnement dans une pièce de Marivaux : la situation est retournée, ce qui avait été objet de conquête est perdu d'un seul coup ; le ballet des revolvers fait le temps plus labile, disposant dans l'itinéraire du récit, des retours à zéro, des bonds régressifs analogues à ceux du jeu de l'oie. Le coût est langage, sa fonction est de maintenir une pression de la vie, d'éluder la clôture du temps ; il est logos, non praxis.

Le geste désinvolté du gangster a au contraire tout le pouvoir concerté d'un arrêt ; sans élan, rapide dans la quête infailible de son point terminal, il coupe le temps et trouble la rhétorique. Toute désinvolture affirme que seul le silence est efficace : tricoter, fumer, lever le doigt, ces opérations imposent l'idée que la vraie vie est dans le silence, et que l'acte a droit de vie ou de mort sur le temps. Le spectateur a ainsi l'illusion d'un monde sûr, qui ne se modifie que sous la pression des actes, jamais sous celle des paroles ; si le gangster parle, c'est en images, le langage n'est pour lui que poésie, le mot n'a en lui aucune fonction démiurgique : parler est sa façon d'être oisif et de le marquer. Il y a un univers essentiel qui est celui des gestes bien huilés, arrêtés toujours à un point précis et prévu, sorte de somme de l'efficacité pure : et puis, il y a par-dessus quelques festons d'argot, qui sont comme le luxe inutile (et donc aristocratique) d'une économie où la seule valeur d'échange est le geste.

Mais ce geste, pour signifier qu'il se confond avec l'acte, doit polir toute emphase, s'amincir jusqu'au seuil perceptif de son existence ; il ne doit avoir que l'épaisseur d'une liaison entre la cause et l'effet ; la désinvolture est ici le signe le plus astucieux de l'efficacité ; chacun y retrouve l'idéalité d'un monde rendu à merci sous le pur gestuaire humain, et qui ne se ralentirait plus sous les embarras du langage : les gangsters et les dieux ne parlent pas, ils bougent la tête, et tout s'accomplit.

## MUSIQUE

*Paroles du « Chœur des soldats »*, dans l'Opéra *Faust* de Gounod.

Thème musical des pères dans *Hetero* ; version uniquement instrumentale dans le spectacle.

*Gloire immortelle  
De nos aïeux,  
Sois-nous fidèle,  
Mourons comme eux!  
Et sous ton aile,  
Soldats vainqueurs,  
Dirige nos pas, enflamme nos cœurs!*

*Pour toi, mère patrie,  
Affrontant le sort,  
Tes fils, l'âme aguerrie,  
Ont bravé la mort!  
Ta voix sainte nous crie:  
En avant, soldats!  
Le fer à la main, courez aux combats!*

*Gloire immortelle  
De nos aïeux,  
Sois-nous fidèle,  
Mourons comme eux!  
Et sous ton aile,  
Soldats vainqueurs,  
Dirige nos pas, enflamme nos cœurs!*

*Vers nos foyers, hâtons le pas!  
On nous attend; la paix est faite!  
Plus de soupirs! ne tardons pas!  
Notre pays nous tend les bras!  
L'amour nous rit! l'amour nous fête!  
Et plus d'un cœur frémit tout bas  
Au souvenir de nos combats!*

*Gloire immortelle  
De nos aïeux,  
Sois-nous fidèle,  
Mourons comme eux!  
Et sous ton aile,  
Soldats vainqueurs,  
Dirige nos pas,  
Dirige nos pas,  
Enflamme nos cœurs!*

## ARTICLES de PRESSE

*La théorie du genre : réponse au ministre Vincent Peillon* / Libération, 10 juin 2013.

**Par :** Alexandre Jaunait Politiste, maître de conférences université de Poitiers,  
Anne Revillard Sociologue, Sciences-Po Paris,  
Laure Bereni Sociologue CNRS, EHESS,  
Sébastien Chauvin Université d'Amsterdam.

La position récemment exprimée par Vincent Peillon sur l'enseignement de la «théorie du genre» à l'école (1) a eu de quoi laisser perplexes les universitaires spécialistes du champ des recherches sur le genre. Le ministre déclare qu'il n'y a *«pas de débat»* sur cette question au ministère, précisant *«nous sommes pour l'égalité filles-garçons, pas pour la théorie du genre»* ; dans un autre entretien, il justifie sa position en affirmant : *«Si l'idée c'est qu'il n'y a pas de différences physiologiques, biologiques entre les uns et les autres, je trouve ça absurde.»* Vincent Peillon démontre doublement sa méconnaissance des enjeux en question. D'abord, en désignant une multiplicité de travaux de recherche par un label - «théorie du genre» - inventé pour les stigmatiser par la frange la plus conservatrice de la droite française. L'idée qu'il existe une théorie du genre est un argument récurrent des conservateurs de tout poil qui cherchent à renvoyer de solides analyses empiriques à la fragilité d'une doctrine. Leur démarche s'apparente à celle des conservateurs américains qui attaquent systématiquement l'enseignement de la biologie dans les écoles américaines en prenant pour cible la «théorie de l'évolution», aux côtés de laquelle il faudrait, d'après eux, enseigner la «théorie du dessein intelligent» - résurgence du créationnisme le plus antiscientifique.

Le ministre de l'Education montre également sa profonde méconnaissance des recherches sur le genre en définissant celles-ci par un objectif qu'elles ne se sont jamais fixé : n'en déplaise à leurs contempteurs, les études sur le genre ne cherchent pas à montrer qu'il n'existe pas de différences physiologiques entre les personnes. Leur prêter un tel dessein est aussi absurde que de penser que les études sur le racisme auraient pour objectif de démontrer que la couleur de peau n'existe pas. Ce que les études sur le genre ont montré, en revanche, comme les études sur les rapports sociaux de race, c'est que les multiples différences physiologiques entre les personnes sont toujours perçues à travers un filtre social qui interprète, classe, dichotomise, hiérarchise, et transforme. Parmi l'ensemble des éléments qui différencient physiologiquement les individus, certains sont considérés comme ayant une saillance particulière, acquièrent un statut fondateur, déterminant l'ordre social et légitimant ses hiérarchies. La couleur de peau, la texture des cheveux, le fait d'avoir des seins, un vagin ou un pénis deviennent alors les fondements «naturels» - donc immuables - de l'ordre social. Il est paradoxal de devoir à cet égard rappeler à un ministre de l'Education que pour lutter efficacement contre les discriminations... il est indispensable de les expliquer, d'en comprendre le fonctionnement et d'en dénoncer les véhicules.

Le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes, installé par le Premier ministre en janvier, a ainsi créé en son sein une commission «stéréotypes» qui vise à traquer les représentations inégalitaires des hommes et des femmes, à l'œuvre tout au long de la vie sociale et dans une multiplicité de sphères d'activités (éducation, loisirs, vie professionnelle, vie conjugale et familiale). Les travaux du Haut Conseil s'appuient sur les études sur le genre, un champ de recherche pluriel et dynamique qui est soumis, comme tous les champs de recherche, au régime d'évaluation et de contrôle par les pairs propre à la connaissance scientifique. Lutter contre la discrimination sans l'expliquer serait une démarche vouée à

l'échec. Une telle démission pédagogique marquerait la victoire des groupes de pression conservateurs qui font violemment entendre leur voix aujourd'hui.

Accréditer l'idée selon laquelle une pluralité d'analyses reconnues au niveau international forme une théorie visant à nier l'existence de différences entre les êtres humains, alors que ces travaux cherchent à penser le sens de ces différences et les effets politiques et sociaux qui s'y attachent, est pathétique. Mais peut-être le ministre n'évoquait-il pas ces travaux de qualité ? Dans ce cas, il s'est attaqué à un ennemi qui n'existe tout simplement pas et il a rassuré tout le monde sur le fait qu'on ne parlerait ni du yeti ni de l'astrologie dans les écoles. On se sent rassurés. Mais si le ministre prend au sérieux la lutte contre les inégalités, en particulier de sexe, et qu'il cherche à combattre ces dernières, alors l'enseignement des connaissances issues du champ des études sur le genre à l'école est une idée qui, au-delà du débat, pourrait être mise en œuvre. Hélas, en caricaturant les études sur le genre, le ministre a surtout cherché à apaiser la cour de récréation des lobbys qui se dénomment eux-mêmes «antigenre». Désarmée, la lutte contre les discriminations risque alors d'être réduite à une simple incantation.

(1) «Libération» du 29 mai. Anne Revillard, Laure Bereni et Sébastien Chauvin sont coauteurs avec Alexandre Jaunait de : «Introduction aux études sur le genre», éd. De Boeck, 2<sup>e</sup> édition, 2012.

**ROYAUME-UNI. Un écologiste interprète le sport et les manifestations nationalistes qu'il suscite comme le signe de la vitalité des valeurs masculines. Les accepter, ce serait retrouver la "vraie nature" de l'homme.**

Article de Aidan Rankin (professeur de sciences politiques à la London Schools of Economics. Il est aussi membre de "Third Way", parti politique anglais marginal représentant un "centre radical") paru dans *The ecologist*.

« Le sport international met en évidence les inégalités engendrées par le capitalisme mondialisé. On pense immédiatement aux enfants du sous-continent indien qui ont cousu les ballons de football pour la Coupe du monde. Des images aussi choquantes pèsent lourd sur la conscience écologiste. Elles dérangent tous ceux qui se sentent concernés par la justice sociale ou qui estiment que l'économie devrait servir une cause morale. De nombreux écologistes considèrent Sydney bien moins comme l'une des plus grandes villes du monde que comme le symbole de l'oppression raciale et de la destruction de la culture aborigène. Les Jeux olympiques n'ont donc pas du tout été perçus comme un événement "écolo". Dans les pays occidentaux, la multiplication des événements sportifs a entraîné le déclin de la pratique sportive et la généralisation du "sport en pantoufles". La raréfaction des terrains de sport offerts à nos enfants est à la mesure de la "starisation" des sportifs. Les budgets investis dans la construction des stades suffiraient à nourrir et à loger des millions de personnes. Notre société et les individus qui la composent deviennent de plus en plus malsains. Plus nous nous détachons de la nature, plus nous nous éloignons de notre propre corps, et plus le sport devient l'opium du peuple. Le procès de l'écologie contre les JO, la Coupe du monde ou l'Euro 2000 apparaît très convaincant sous cet angle. Il me semble pourtant que l'une des faiblesses de la pensée écologiste réside dans son incapacité à appliquer aux sociétés les mêmes raisonnements que ceux qu'elle développe à propos du monde naturel. Si les écologistes se passionnent pour la préservation de la nature et la biodiversité, ils ont tendance à rejeter le conservatisme culturel et la diversité humaine pour défendre une "égalité" homogénéisante et un agenda social "libéral" hérité de la gauche. En séparant l'homme du reste de la nature, le mouvement écologiste fait la même erreur que les politiques "anthropocentriques" auxquels il s'oppose. La conscience écologiste ne peut exister sans une appréhension globale de l'humain. Nous devons pour cela jeter le bagage idéologique d'une "nouvelle gauche" vieillissante et nous préoccuper de questions sociales ; le sport en est une. Nous pourrions par exemple mettre en évidence le lien qui relie le nationalisme et les loyautés régionales excessives qu'entretient le sport au déclin des symboles nationaux et à l'érosion du sentiment d'appartenance territoriale. Nous pourrions également signaler la connexion existant entre la critique des valeurs masculines dans les pays occidentaux et les éruptions de violence associées aux événements sportifs. L'adulation des athlètes est devenue le dernier refuge des patriotes ; et le hooliganisme, le bastion des jeunes mâles robustes. Les législateurs bien-pensants, les universitaires et les analystes sont pourtant de plus en plus nombreux à prétendre que les symboles nationaux n'ont plus rien à voir avec la modernité et que les allégeances qu'ils incarnent peuvent être balayées. Il est désormais commun de penser que les différences de culture, de croyance ou de style de vie peuvent être abolies ou atténuées par le "multiculturalisme" ou que la mémoire historique des peuples peut être effacée. Cette évolution est considérée comme un progrès, l'indistinction des frontières culturelles pouvant, selon ses défenseurs, s'accompagner d'une meilleure compréhension entre les hommes.

## Faire des garçons des hommes, des vrais

Le "multiculturalisme" et le déni de l'Histoire n'ont pourtant encouragé aucun sentiment de citoyenneté commune, ils n'ont fait qu'augmenter les tensions entre les groupes ethniques. La dénégation de l'identité nationale et les passions qui l'animent nourrissent la méfiance entre les nations. Parallèlement, l'affection d'un individu pour sa propre culture est le gage de son ouverture à d'autres cultures. On ne peut donc accuser le "nationalisme" d'être à l'origine de la violence et de la vulgarité lors des grands événements sportifs. C'est plutôt le culte de l'internationalisme qu'il faudrait montrer du doigt pour avoir étouffé les sentiments nationaux, alors que ceux-ci pourraient servir à des fins positives, comme la prise en considération de l'environnement. Les psychologues à la mode interprètent la violence associée au sport comme le signe d'une *"crise de la masculinité"*. Il me semble au contraire que ces comportements suggèrent que la masculinité est toujours vivante et qu'elle se porte bien. Notre problème, c'est celui d'une société qui néglige ses jeunes hommes et gaspille leur énergie, qui dévalorise la créativité masculine et le rôle du père comme soutien de famille. Depuis les années 60, les politiques publiques sont fondées sur le principe fallacieux selon lequel les hommes peuvent être socialisés, formés et éduqués exactement de la même façon que les femmes : les sexes ne seraient pas seulement politiquement "égaux", mais aussi socialement interchangeables (*voir aussi p. 68*). Tout comme l'internationalisme, l'unisexisme tend à créer un nouveau type de société où les différences sont abolies. Les internationalistes critiquent les drapeaux nationaux, symboles de chauvinisme, et méprisent les armées nationales. Les unisexistes dénigrent la paternité et stigmatisent le patriarcalisme de la plupart des traditions. C'est au nom de cette conception sociale de l'"égalité" que nous occultons les exigences émotionnelles des jeunes hommes, celles que les sociétés plus équilibrées écologiquement valorisent instinctivement. Elles savent que l'adolescent a besoin d'un rite de passage qui fera de lui un homme. En plus de recevoir l'enseignement de ses aînés, il doit ainsi souvent s'extraire de la société afin d'exprimer les pulsions adolescentes et antisociales qui font partie de l'initiation. En satisfaisant son besoin d'aventure, il se révèle comme un membre utile à la communauté. Le jeune Masai est plus chanceux que ses homologues occidentaux. En se coupant toujours plus de la nature, les sociétés occidentales étouffent les jeunes hommes. L'éducation se résume de plus en plus à l'apprentissage statique de faits vides de sens ; la sécurité prend le dessus sur l'aventure. L'image de l'homme subvenant aux besoins de ses enfants ou protégeant sa femme est tournée en ridicule pour son archaïsme. Un nombre croissant de garçons ne disposent plus d'une image paternelle à vénérer et à imiter, ils sont privés de modèle masculin et de héros - à l'exception des célébrités du sport. La violence au football serait donc aussi "écologique", d'une certaine façon, que les protestations contre les organismes génétiquement modifiés. C'est un appel désespéré au retour à une société qui refléterait notre vraie nature. Si les écologistes doivent continuer à critiquer les événements sportifs dispendieux et injustes, ils doivent également considérer le patriotisme qui anime les spectateurs des JO et la solidarité masculine qui caractérise les amoureux du football comme des forces positives. Ces sentiments font partie de l'écosystème humain. »

## LE CERF

Pour les chrétiens le cerf devait sa noblesse au fait d'être l'animal privilégié de Jésus-Christ. Dans la culture chrétienne, le cerf blanc représente le Christ ; on trouve, dans l'église de Tréhorenteuc, en Bretagne, une mosaïque représentant un cerf Blanc, entouré de 4 lions et symbolisant le Christ entouré des 4 évangélistes.

On notera qu'Origène fait du cerf l'ennemi et le pourchasseur de serpents, c'est-à-dire l'ennemi du mal, expressément le symbole du Christ. Saint Jean de la Croix attribue aux cerfs et aux daims deux effets différents de l'appétit concupiscible, l'un de timidité, l'autre de hardiesse, fonction de l'attitude supposée de ces animaux en face de leurs désirs.

Le cerf est souvent associé à la gazelle dans l'Écriture Sainte. A propos de leur relation, Origène remarque que la gazelle possède un oeil perçant et que le cerf est tueur de serpents et les fait sortir de leurs trous grâce au souffle de ses narines. Origène compare le Christ à une gazelle selon la *theoria* et à un cerf selon ses *oeuvres*, la *praxis* (Homélie III sur le Cantique des Cantiques).

Le cerf symbolise la rapidité, les bonds. Quand il a soif et quand il cherche une compagne son appel rauque et sauvage apparaît irrésistible ; d'où sa comparaison avec le Christ appelant l'âme, et l'âme-épouse recherchant son époux. Le cerf symbolise aussi bien l'Époux divin, prompt et infatigable à la poursuite des âmes, ses épouses, que l'âme elle-même recherchant la source où se désaltérer.



*Église de Tréhorenteuc, Bretagne.*

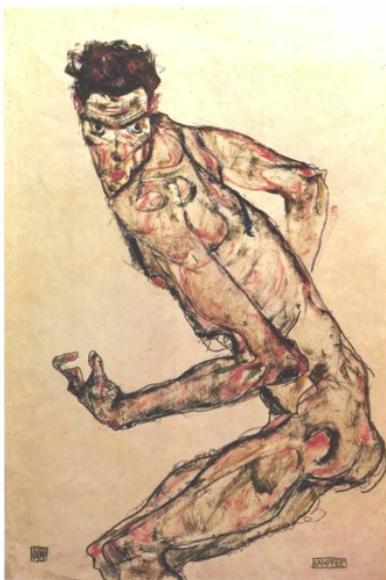
PEINTURE / SCULPTURE



Artiste : Egon Schiele

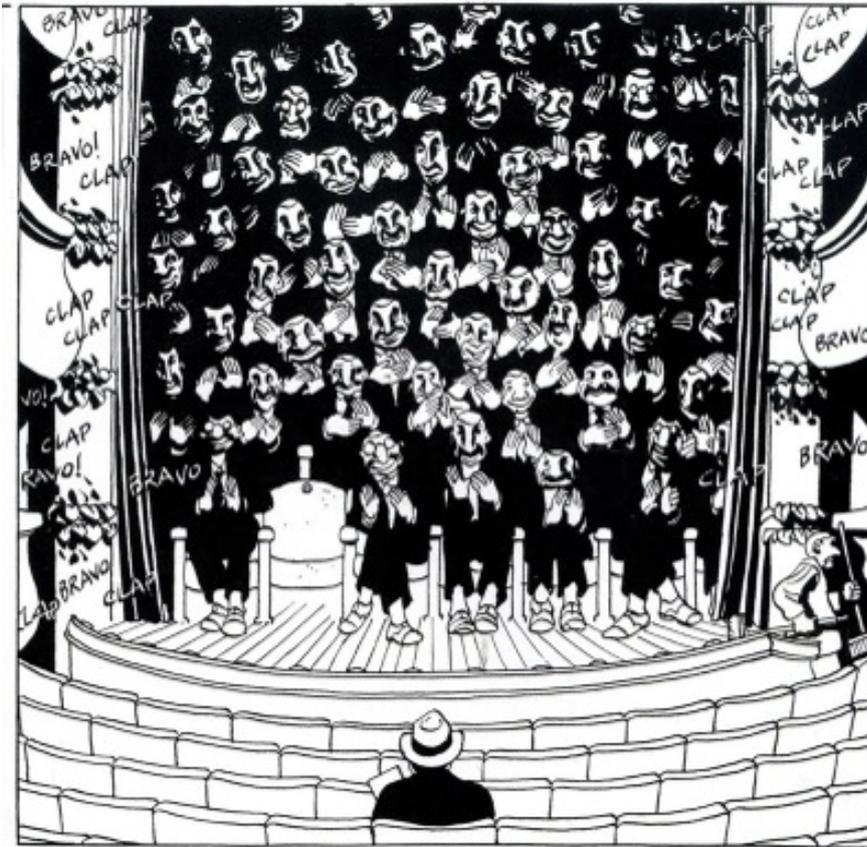


Artiste : Al Farrow  
Head of steel –Egon Schiele



Artiste :René Magritte  
Les Amants

B.D.



*La Qu...*, Marc-Antoine Mathieu. Editions Delcourt, 1991.



*Fresque murale, Angoulême.* Marc-Antoine Mathieu.

## SCENOGRAPHIE



*Chambre de l'hôtel « La maison Champ Elysée », décoration Martin Magiela.*



*Dora Maar, "Vieille femme et enfant", 1935*



*Holi, festival de la couleur, Inde.*

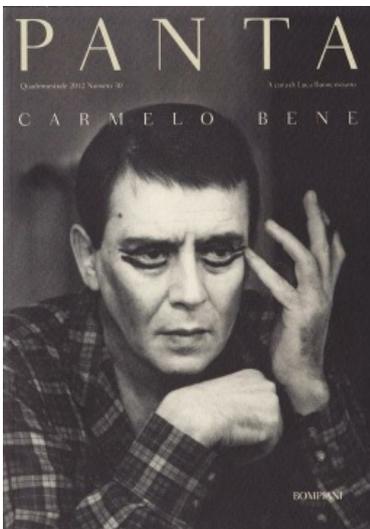
VISAGES



Humphrey Bogart



John Wayne



Carmelo Bene



Anonyme à Holi, festival de la couleur, Inde



Orson Welles



Lino Ventura



Jean Gabin

## FILMS & VIDEOS

*Das weiÙe Band (Le Ruban Blanc)*, Michael Haneke, 2009.  
*Juste avant la nuit & Que la bête meurt*, Claude Chabrol, 1969-1971.  
*Dog Day Afternoon (Un Après-Midi de Chien)*, Sidney Lumet, 1975.  
*Brazil*, Terry Gilliam, 1985.  
*Der Untergang (La chute)*, Oliver Hirschbiegel, 2004.  
*Espion lève-toi*, Yves Boisset, 1982.  
*L'armée des Ombres & Le Cercle Rouge*, Jean-Pierre Melville, 1969-1970.  
*Les tontons Flingueurs*, Georges Lautner, 1963.  
*I Clowns*, Federico Fellini, 1970.  
*Saló*, Pier Paolo Pasolini, 1975.  
*Extrait D'Amore Si Vive (On ne vit que d'amour)*, Silvano Agosti, 1984.  
(lien youtube : <http://youtu.be/KhfSLaihTug> )  
*All Blacks Haka Compilation HD*  
(lien youtube : <http://youtu.be/JwWrGx4a80A>)